

Études et Documents Berbères, 18, 2000 : pp. 139-152

TRADITION ORALE ET HISTOIRE ÉCRITE

*Les tribus berbères de l'Anti-Atlas
face au caïd Saïd Aguelloul (1897-1900)*

par

Rachid Agrour*

Depuis le regretté Paul Pascon (1985), personne n'a étudié les nombreux et toujours intéressants articles du capitaine Justinard. C'est en raison de cette incongruité que je me propose de revisiter un poème berbère recueilli et traduit par cet auteur injustement oublié. Cet extrait de la littérature orale de l'aire chleuh (tachelhit) a été recueilli au début du xx^e siècle dans le *Sous el Aqsa* des historiographes marocains, lequel correspond aux régions s'étendant de l'assif Oulghas (oued Massa) à l'Oued Noun (région d'Agoulmim, Goulimine selon la transcription officielle). Territoire qui, encore à la fin du xix^e siècle, vivait sous la domination politico-religieuse des descendants du célèbre saint du sud-marocain Sidi Hmad ou Moussa du Tazeroualt.

Ce texte oral permet d'aborder deux événements, à la fois particuliers et similaires, sous le regard de l'assiégé, "sujet de sa propre histoire". Les faits relatés, ce sont les tentatives de reprise en main d'une région rebelle au pouvoir central. La première fois lors de la *siba* qui éclate à la mort du sultan Moulay Hassan (1894), la seconde au moment de la reprise en main par le pouvoir colonial de cette Marche du Sud de l'Empire fortuné (1917).

Le regard vernaculaire complète ici les sources écrites (arabes et françaises) sur la contestation du pouvoir central dans les régions périphériques. Je ne connais aucun autre travail sur les chants du Sous et de l'Anti-Atlas de cette période troublée (fin xix^e - début xx^e) qui vit l'intrusion du pouvoir central puis de celui de la France coloniale, ce dernier entraînant le mouvement millénariste d'un marabout maure, Moulay Hmad Hiba. On constate donc, pour ce domaine régional, un désintérêt au profit du domaine *tamazight* de

*Doctorant à l'université Paris I sous la direction de M. Daniel Rivet.

l'Atlas central sur lequel, au moins, deux travaux furent effectués par Amédée Boussard (1935) et J. Robichez (1949).

De plus, le temps qui passe ne fait que réduire les chances de récupérer ne serait-ce que des fragments de cette culture orale. En effet, les derniers vieillards, thésaurus vivants de cette littérature orale, disparaissent un par un dans l'indifférence d'une société inattentive à ses derniers témoins d'un passé archaïque qu'il faut oublier. “*Quand un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui s'envole en fumée*” pour reprendre les mots d'un autre grand érudit des cultures orales, Amadou Hampaté Ba.

Ce fragment de la littérature orale du Sud-ouest marocain a été recueilli à Tiznit en 1918 par l'officier de renseignement, et berbérisant, Léopold Justinard qui le publia en 1928 dans la revue de l'Institut des Hautes Études Marocaines de Rabat, *Hespéris*².

Ce fringant officier français est arrivé au Maroc avec l'une des nombreuses missions militaires imposées par les puissances européennes dès la fin du XIX^e siècle au pouvoir alaouite³, chargées de la réforme et de l'encadrement des troupes *makhzen*. Justinard se rend à Fez en 1911 où il est affecté au commandement d'un *tabor*⁴ composé en majorité de berbères originaires de la confédération des Aït Ba Amran⁵ de l'extrême sud-ouest du Maroc. C'est là que, tout en réorganisant la troupe, il apprend auprès d'eux la *tachellhit*.

Capitaine ensuite, et de retour du front de France, il est envoyé en mission de renseignement en 1916, dans la “Marche de Tiznit” qui marquait alors la limite sud du Maroc *pacifié*. C'était l'époque où les populations de ces régions méridionales ne reconnaissaient plus le pouvoir alaouite qui avait eu la faiblesse de signer le traité de Fez instituant le Protectorat (30 mars 1912). Ils lui avaient préféré un *agllid*⁶ arabe, Moulay Hmad Hiba fils de Ma El Ainin, célèbre chef religieux de l'ouest saharien. L'intrusion coloniale avait provoqué chez les populations de ce pays une crise morale et religieuse que ce lettré maure se proposait de résoudre en utilisant les croyances millénaristes en se présentant comme le Maître de l'Heure une fois de plus attendu pour rétablir la justice et chasser les impies du *Dar El Islam*. Après s'être fait proclamer Sultan à Tiznit (6 mai 1912) par les tribus de l'Anti-Atlas et de la plaine du Sous puis à Marrakech (18 août 1912) par celles du Haut-Atlas, le “Sultan bleu” défait à Sidi Bou Othman (6 septembre 1912), se réfugia à Taroudant dans un premier temps puis, suite à plusieurs défaites successives, il

2. *Hespéris*, année 1928, 3-4 trimestre, t. VIII, Rabat.

3. Pour plus d'information sur ces missions militaires, leur rôle, leur provenance, voir Erckman (Jules), *Le Maroc moderne*, Paris, Challamel, 1885.

4. Tabor : équivalent d'un bataillon.

5. Sur les Aït Ba Amran : Justinard (1930), Monteil (1948), Hart (1974: 61-74).

6. *Agllid*, pl. *igldan* : terme berbère qui désigne le roi, le sultan.

se replia sur Assercif (Aït Milk), Timguer (Aït Ouadrim) pour finir à Kerdous (Idaw Baaqil) dans le massif de l'Anti-Atlas.

À l'arrivée de Justinard à Tiznit, la France, alors enlisée dans les combats d'Europe, ne pouvait engager d'importantes troupes pour "pacifier" toutes les régions du Maroc. L'officier de Tiznit devait se borner à prendre contact avec les différents chefs tribaux de l'Anti-Atlas dans l'éventualité d'une future soumission, en d'autres termes "boire du thé avec les notables et écouter ce qu'ils avaient à dire sans s'immiscer le moins du monde dans leurs différends" selon ses propres mots. En mai 1917, fut nommé au coté de Justinard un *naïb*, un représentant du néo-Makhzen, Tayeb Outgountaft (puissant caïd des Aït Tgountaft, la tribu contrôlant l'un des principaux points de passage des montagnes du Haut-Atlas, le Tizi n Test)⁷ afin de soumettre par la force les tribus récalcitrantes.

C'est à ce dernier qu'est adressée la mise en garde que l'on va lire. Le caïd Tayeb vient en effet de soumettre différentes tribus de la plaine et de la montagne (des confédérations Achtouken et Ilallen). L'auteur du chant, le voyant déjà avancer sur les autres tribus (dont la sienne) lui conseille de ne pas s'engager plus avant dans la montagne, sans quoi il aurait à subir une cuisante défaite, lui rappelant la déroute qu'infligèrent les montagnards à un autre représentant du Makhzen de la fin du XIX^e siècle, Si Saïd Aguelloul (principal caïd des Ihahan du Haut-Atlas).

Il est très difficile d'obtenir des informations biographiques sur les poètes itinérants du domaine de la *tachelhit*. Les rares travaux effectués dans ce domaine ne font aucune référence à notre *rrays* de l'Anti-Atlas. Le peu que l'on sait sur lui est rapporté par Justinard. Nous ne connaissons de lui que son surnom, *abidar* qui signifie le boiteux, son village d'origine, Toukart⁸, et sa tribu, Aït Hmad⁹ de l'Anti-Atlas central. Nous connaissons un autre poème du même auteur, rapporté aussi par l'infatigable *qabtan chleuh*¹⁰, où l'on apprend que dès cette époque (1917) ces hommes de la montagne connaissent déjà l'émigration vers Paris et ses usines; et, ce, malgré leur refus de reconnaître celui que l'on appelait alors le *Sultan des Français* (Moulay Youssef, 1912-1927).

7. El Goundafi en arabe, le fief de ce puissant caïd est dépecé de son vivant dès 1924 (il meurt en 1928), il déclara alors avec amertume: «le Maréchal a été malade et c'est moi qui en suis mort». Celui du Mtougui en 1928 (Monteil Vincent, *Les Officiers*, Paris, Seuil, 1958, p.130). Pour ce qui est du dernier grand caïd du Sud (Thami Aglaou, El Glaoui en arabe), il faudra attendre l'indépendance en 1956.

8. Village situé au pied de la montagne à l'endroit où débouche l'assif Amaghouz, affluent de l'assif Oulghas (transcription officielle d'aujourd'hui: Oued Massa) et par lequel on accède par des pistes difficiles, qui empruntent la vallée du torrent, au cœur de la tribu.

9. Aït Hmad ou Aït Hamd. Tribu située, avec les voisins Ait Souab, sur les plus hautes crêtes de l'Anti-Atlas (altitude moyenne de 1500 à 2000 m.).

10. C'est à dire "capitaine chleuh", surnom donné à Justinard par les Berbères du Sous, du fait de sa connaissance de leur langue et de leur poésie.



Léopold-Victor Justinard
(*Collection Madame Justinard*)

Le présent article s'inscrit dans une perspective de confrontation aux sources écrites, archives coloniales essentiellement (Vincennes et Nantes), des sources orales recueillis dans les contrées étudiées. Le travail d'analyse de la littérature versifiée concernant les conflits régionaux et la place du poète dans cette sorte de guerre idéologique reste à faire. N'étant pas arabisant j'ai du faire l'impasse sur une œuvre considérable et de référence pour l'histoire du Sous, *El Maasul* (1963), de Mokhtar Soussi. D'autre que moi pourront compléter cette ébauche d'une nouvelle lecture de l'histoire du Sous.

On trouvera ci-dessous la traduction du texte par Justinard ; elle me paraît correcte mis à part au vers 56. Dans la transcription en tachelhit de ce vers, l'auteur a oublié un *d* correspondant à la conjonction de coordination "et". Cette petite erreur a pu être facilement relevée car ce vers reproduit une maxime populaire qui dénonce l'avidité des hommes. Je me suis senti obligé aussi de combler quelques *fautes d'oubli*. J'ai ajouté en français le vers 9 présent dans le texte en tachelhit, et inversement ajouté le berbère pour le vers 40 du document en français. Ces corrections personnelles sont reproduites en caractères gras et entre crochets.

Par contre, j'ai du reprendre l'annotation du poème en tachelhit par souci de compréhension et de facilité de lecture par les berbérissants. Un changement de transcription s'impose réellement. Les principaux changements de transcription concernent la forme des graphèmes utilisés, le *gh* étant remplacé par le gamma grec et le *ou* par *u* ou *w* selon la forme et le sens des termes usités.

Léopold Justinard explique qu'il a relevé ce poème lors de sa mission de renseignement à Tiznit auprès du caïd Goundafi (1916-1921) mais il ne dit pas dans quelles circonstances. On peut aussi regretter qu'après la traduction cursive du texte berbère, il n'ait pas reproduit une traduction juxtalinéaire qui nous aurait éclairée sur certains points du vocabulaire utilisé par le trouvère. Enfin, la jugeant sans doute inutile à l'intelligibilité du texte, il n'a pas jugé utile de reproduire ici la mélodie-mètre qui introduit le poème chanté et régule le débit syllabique des vers suivant.

Amarg n rrays Ubidar Utukart (Ayt Hamd).

- 1- *A sidi Ḥmad u Musa, Utzrwalt,*
- 2- *Ad ak nγra a yi thadrt i tajmazt.*
- 3- *A lqayd Ṭayb, a Utguntaft,*
- 4- *Inna yawn ma yas igan Utukart :*
- 5- « *Aywa, əla slama n Rbbi, a lqayd,*
- 6- *Tkkid kullu Ayt Mzāl ulla Ilalln,*
- 7- *Wallah ayna anniγ ma dak isγurn ixf,*

- 8- *Amr Gwadrim iffl azilal ilaht*
 9- *A lqayd ar tnhu taxrmut ».*
 10- *Gan imγarn krad i Ayt Milk*
 11- *Zund takniwn gablnin tikint.*
 12- *Tukkimt, iqand ad ukan illint.*
 13- *Aywa, cix Moh-ad [n] ifqirn,*
 14- *Nttan a imln ad rbbun Umilk.*
 15- *A imγarn ad akw igan aytmatn ;*
 16- *Imma takatin ar ukan allant.*
 17- *« A lqayd Tayb ak ninni ssaht :*
 18- *Ajjat ukan Uḥmad ulla Irs mukn,*
 19- *Allat lfziεat aylliγ lkmn talat ;*
 20- *A lqayd Tayb, awin dari luṣit :*
 21- *Mqqar aγ tugrt, rad ak nini ssaht :*
 22- *Man irur Wijjan, nḥlawn tn ;*
 23- *Iliγ nsrsa adrras iεmmr,*
 24- *Iga gis sidi Ḥmad u Musa ḥarkt,*
 25- *Llan akw gis Ayt Uzariγ kullutn.*
 26- *As lliγ sn ikka Uglul s ḥarkt,*
 27- *Aywa Tiγmi aγ ḥadrn iγwaγn.*
 28- *Anniγ lbarih illa gisn tiwtci,*
 29- *Nnan aγ ukan Wijjan ad ran middn.*
 30- *Tuzzumt n id ad nkka iγarasn,*
 31- *Tlkm ukan Wijjan, a iγwaγn,*
 32- *A lεfit, icahad Rbbi ar trγamt.*
 33- *Yan ikḍan i wadif iεiyaln,*
 34- *A yan izran, a Wijjan, asmrwink,*
 35- *A lxzant, ur rad ḥadrn i rwahn*
 36- *Isan zund lεrud is a trwaln.*
 37- *Iffu ḥal, iffud ukan ḥarkt.*

- 38– Illi lbarud is aγ tn ɣayn.
- 39– Anniγ lɛ win irzagn i yan t iɣɣafn.
- 40– **[Anniγ abrac irzagn i yan t isullin]**
- 41– A wana iharen njjmn asbaħi ns.
- 42– Ma darnγ iwin d iguyya s mrakwe.
- 43– Gammin lqiyad a yasn knuγ ixɣ.
- 44– Taγawsa nna tɛdl nit walayn
- 45– Maf ur γwiγ izaggn, flγ tassast ?
- 46– Walayni yuɗad lɛaqln, nnan aγ :
- 47– Tin Wijjan nsfa gisn lxatr.
- 48– Lkmγ lxzanat s udarinu ifrɣn.
- 49– I Rbbi, a imγarn, a yat lusit,
- 50– Rbbi ad izggwizn yan yattuyn,
- 51– Ar t ihkm bu mhnd lli ur iharen.
- 52– Inna lli lhaj Hmad lliγ ihayl :
- 53– « γasad Algud aγ ra nsrs lmaħallat ».
- 54– Utnt irgazn γ ugayyu, ur isawl.
- 55– A ishan d lmufid ibbi iwaliwn.
- 56– Yan ini itɣuwaln ignna **[d]** tafukt,
- 57– Ad ukan drn, izl idarn x tallaxt.
- 58– Walayni yuɗad lɛaql, nnan aγ :
- 59– Ini tucka taqaddurinw, nqiyis,
- 60– Tagat n timzgidiwin tut mddn,
- 61– Ur as aqran, ula ddin icaħ yasn.
- 62– A han lɛcur ur yad illi dar mddn,
- 63– Iga kullu tiγrad i ya isrwatn,
- 64– Bab n zkka han idulan iwint,
- 65– Imma yan igan igigil ur tn iwin.
- 66– Allahu akbar, awddi, lislamnγ,
- 67– Han Rbbi ur nuddi lhaquqns.

Chanson du Raïs Abidar Outoukart.

- 1- O Sidi Hmad Ou Moussa de Tazeroualt
- 2- Je t'invoque. Assiste moi dans cette assemblée.
- 3- Et toi, le caïd Si Tayeb des Aït Tgountaft,
- 4- Voilà ce que dit le chanteur de Toukart :
- 5- « Le salut de Dieu sur toi, Caïd, tu as parcouru
- 6- Le pays des Aït Mzal et des Ilallen.
- 7- Je n'ai pas vu, par Allah, un seul pour te tenir tête,
- 8- Sauf Gouadrim qui est parti, laissant l'Azilal
- 9- [O caïd, tu sèmes la confusion entre nous¹¹. »]
- 10- Ils étaient trois cheikhs chez les Aït Milk
- 11- Comme autour d'un pot épouses rivales.
- 12- Il était forcé qu'il y eut des coups.
- 13- C'est ce cheikh Moha N Ifqiren¹², en vérité,
- 14- Qui a montré aux Aït Milk comme il faut faire ;
- 15- Tous leurs cheikhs sont comme des frères,
- 16- Mais on pleure dans les foyers.
- 17- Je te dirai, Caïd Tayeb la vérité :
- 18- « Laisse les Aït Hmad et les Irs mouken,
- 19- Fais monter les harkas jusqu'où pousse l'euphorbe ».
- 20- Reçois de moi un conseil, ô caïd Tayeb :
- 21- « Tu as beau être le plus fort, je te dirai la vérité.
- 22- Nous te laissons le pays au-delà d'Ouijjan »
- 23- Mais dans les lieux où sont nos fossés fortifiés,
- 24- Sidi Hmad Ou Moussa a mis ses armées

11. Traduction personnelle de ce vers non traduit par Justinard. Voici le vers en tachelhit : « *A lqayd ar tnhu taxrmut* ». Il semble que c'est sur ce terme de « takhermout » que notre berbérissant a buté. Pour moi-même la signification de ce mot restait une énigme et des locuteurs issus de la région d'Abidar Outoukart (Aït Hmad) n'ont pu m'expliquer le sens de ce terme. Ce n'est qu'en abordant l'aire tamazight que j'ai eu un début de réponse. Pour la racine *XRM*, Taïfi donne la définition suivante : « *fait de revenir sur une promesse, une parole donnée (...) fait de se dédire* » ; on pourrait donc traduire le terme qui nous intéresse par ceux de versatilité, d'instabilité, d'incertitude, de confusion, de trahison aussi.

12. Moha N Ifqiren se soumet à Tayeb Outgountaft le 21 juillet 1918 (Malval, DAI 425, 1924).

- 25- Et tous les saints de Tammacht¹³ et ceux d'Azarif¹⁴.
 26- Le jour où Aguelloul y vint avec son armée,
 27- Les montagnards de Tighmi¹⁵ s'étaient rassemblés.
 28- Au coucher du soleil, j'ai vu le crieur
 29- Disant : « C'est à Oujjan que chacun doit aller ».
 30- Au milieu de la nuit, nous étions en chemin.
 31- En arrivant à Oujjan, ô les hommes libres,
 32- Quel feu y flambait, Dieu en est témoin,
 33- Quand on a senti l'odeur de la moelle des garçons.
 34- Ah, celui qui a vu, Oujjan, ta mêlée,
 35- Il ne couchera plus, tentes, sous votre abri.
 36- Ah, les chevaux qui fuyaient comme des troupeaux.
 37- Quand les jour parut, on vit les harkas.
 38- C'est la fusillade et on nous poursuit.
 39- J'en ai vu trouver gênant les vivres qu'ils apportaient.
 40- J'en ai vu trouver gênant les burnous noirs qu'ils portaient.
 41- Tel qui était courageux a pu sauver son fusil.
 42- Combien ont-ils emporté à Marrakech de nos têtes.
 43- Mais les caïds n'ont pas pu les faire courber nos têtes.
 44- Je dis que c'est bien ainsi, mais pourtant
 45- Pourquoi n'ai-je pas, fuyant cet enfer, gagné les sommets ?
 46- Mais la raison m'est revenue. Elle m'a dit :
 47- « J'ai eu bien de l'agrément au combat d'Oujjan.
 48- Je suis allé jusqu'aux tentes avec ma jambe boiteuse ».
 49- Pour Dieu, ô les grands seigneurs, à vous un précepte ;
 50- C'est Dieu qui a fait tomber celui qui était en haut.
 51- Le hérisson l'a vaincu, qui est sans vaillance.
 52- El Hajj Hmad avait dit, se mettant en route :
 53- « Aujourd'hui la méhalla ira camper à Oulgoud¹⁶ ».

13. Souq El Had de Tammacht (Ida Oubaaqil).

14. Tassila n Ouzarif (Aït Hmad) où se trouve les tombeaux de nombreux saints Regraga, invoqués, comme ceux de Tammacht, par les populations locales.

15. Tighmi (Ida Oubaaqil).

16. Tamgert n Oulgoud (Ida Gouarsmoukt), col qui ouvre le chemin vers les Aït Souab.

- 54- Or, les hommes l'ont frappé en tête. Il n'a plus parlé.
 55- Or, en résumé, c'est assez parler.
 56- Celui qui avait pensé prendre le Soleil au Ciel,
 57- Il est tombé les pieds allongés dans la boue.
 58- Mais la raison m'est revenue. Elle m'a dit :
 59- «Si mon jugement est bon, si je pèse bien,
 60- L'anathème des mosquées a frappé les gens.
 61- On n'a plus de religion. On ne lit plus le Coran.
 62- Les gens ne paient plus la dîme des grains.
 63- Des batteurs dans l'aire elle est le salaire,
 64- Et celle du bétail est pour les beaux parents,
 65- Et ceux qui sont orphelins ne reçoivent rien.
 66- Allah Akbar, mon ami. Mais dans notre Islam
 67- Dieu n'a pas sa part.

Ce texte poétique débute par un traditionnel “prologue invocation”, où le poète invoque l'aide du grand saint de Tazeroualt (Si Hmad Ou Moussa)¹⁷ pour “*dénouer la langue*” et pour d'une certaine manière s'excuser de prendre la parole en utilisant un langage inspiré. Par ces mots d'excuses il reconnaît implicitement que les seules paroles métaphoriques permises sont celles du prophète, du Coran, de Dieu.(vers 1-2).

Ce texte a ceci de particulier, qu'il ne s'adresse pas à l'assistance habituelle, c'est-à-dire aux membres de la société villageoise ou tribale, mais au représentant du Makhzen à Tiznit, relais local du pouvoir central, le caïd Tayeb Outgountaft (vers 3).

L'auteur se présente, parle au nom des tribus libres et insoumises de ces montagnards Idaw Ltit (vers 4).

Puis le poète nous met en situation, il présente la force du caïd et la crainte qu'il a fait naître chez les tribus de la plaine et de la montagne, qu'il vient alors de soumettre par la fer et le feu. Ceux qui osaient lui faire face ne trouvant comme issue que la fuite (vers 5-16).

Le montagnard propose au caïd une sorte de partage du territoire régional, un *statu-quo* des forces en présence, lui signifiant les *frontières* à ne pas dépasser (vers 17-25) et lui rappelle la défaite de son prédécesseur à Tiznit, Si Saïd Aguelloul (El Guellouli sous la forme arabe, représentant du Sultan de 1897 à

17. Son sanctuaire est renommé dans tout le Sous et, pour toute personne souhaitant faire du chant son gagne-pain, il est bon d'y passer une ou plusieurs nuits pour maîtriser l'art de chanter.

1900), défaite que lui infligèrent les tribus et auquel participa Abidar lui-même (vers 26-57).

Il décrit les préparatifs et l'organisation de l'attaque contre le camp d'Aguel-loul, réunion des assemblées tribales, longues délibérations jusqu'au soir puis appel au rassemblement de tous les hommes valides pour l'expédition contre Oujjan (vers 27-29), enfin l'attaque par surprise en pleine nuit (vers 30).

Il est intéressant de noter les termes par lequel le poète désigne les hommes qui participent à cette attaque : *irgazn* (vers 54) et *iyuwayn* (vers 27-31). Le premier terme signifie en tachelhit les hommes à proprement parler ; le second lui est moins usité, il dérive du verbe *γwway* qui signifie « *se révolter, être en dissidence* » selon le point de vue. Dans son *Dictionnaire* (1934), Antoine Jordan, donne la définition suivante du mot : *dissident, insoumis, rebelle émeutier*. Quant à Justinard il traduit ce terme par “les hommes libres”. À *contrario* les hommes composant la harka du caïd ne sont jamais désignés ou dénigrés, ils sont juste ignorés, méprisés.

Ensuite, Abidar met en garde Outgountaft, il introduit ici la morale du poème, en le mettant en garde contre l'orgueil des Puissants et l'ivresse du pouvoir qui leur fait oublier jusqu'à leur vulnérable statut de simple mortel, justiciable tôt ou tard devant Dieu (vers 49-51).

Il finit son récit par une complainte redondante et commune à beaucoup de ce genre de texte, une sorte de vers rituel, qui attribue tous les malheurs des hommes à leur péchés et au non-respect des canons de la religion (vers 55-67).

Abordons pour finir ces affrontements que relate le texte poétique. Par son discours, Abidar Outoukart s'inscrit dans la lutte contre le Makhzen et ses potentats locaux qui le représentent, caïds, kébirs et autres naïbs. Il s'agit d'un phénomène cyclique de l'histoire du Maroc pré-colonial, la révolte et la résistance des tribus face au pouvoir central : phénomène conjoncturel ici dû à la mort d'un sultan fort, Moulay Hassan en 1894.

Ce dernier avait réussi à rétablir l'autorité des Alaouites sur le Sous-extrême après une éclipse de plusieurs années. Il prit la tête par deux fois (1882 et 1886) d'une puissante colonne militaire qui en 1882 et 1886 franchissait la frontière entre “bled siba” et “bled makhzen”, l'assif Oulghas (dénommé aujourd'hui oued Massa), pour imposer aux tribus des plaines et des montagnes de nombreux caïds et édifia une place-forte au milieu du pays (Tiznit) pour surveiller et prêter assistance à ces nouveaux représentants du Sultan. Avant l'intrusion de ces harkas dans cette région, c'est la Maison du Tazeroualt qui tenait d'une certaine manière un rôle politique limité. Elle jouait un rôle d'arbitre lors des conflits inter-tribaux, percevait les amendes en cas de rupture des accords de paix et elle avait dans les assemblées des principales tribus un représentant qui s'efforçait de faire pencher les décisions de celle-ci à l'avantage de leur maître. D'ailleurs le titre de caïd fut donné à nombres de ces représentants d'Iligh par Moulay Hassan lors de ses expéditions “soussiennes”.

Mais en acceptant un dahir de commandement du Sultan, les chérifs du Tazeroualt perdent alors tout prestige (sur lequel reposait une grande part de leur autorité) aux yeux des tribus. Et par deux fois (1886 et 1889) le potentat d'Iligh est assiégé par une coalition de tribus menées par les Idaw Baaqil.

C'est cette dernière grande tribu qui prend la tête de toutes les grandes révoltes contre le Makhzen à la fin de ce siècle. Elle forme avec deux autres tribus (Ida Gouarsmoukt et Idaw Semlal) la confédération des Idaw Ltit. Les Aït Hmad de notre poète faisait un temps parti de cette coalition, mais le lien politique qui depuis longtemps les rattachait commence à s'affaiblir jusqu'à disparaître complètement au début du xx^e siècle. Ce qui ne l'empêche pas de se joindre à ses anciens alliés au moment des grandes révoltes.

À la mort de Moulay Hassan (1894), l'un des ses fils, Moulay Abdelaziz, est proclamé sultan mais la réalité du pouvoir reste aux mains du grand vizir Ba Hmad. À cette époque, le Sous est en pleine anarchie. La plupart des caïds investis par Moulay Hassan sont encore présents mais en réalité n'ont guère plus d'autorité dans leur propre tribu que les autres notables.

L'événement qui provoque l'envoi du caïd Saïd Aguelloul serait un conflit sur le partage des eaux de sources entre Tiznit et les Aït Ouglou. Par le jeu des alliances tribales (*amqqun* en tachelhit, *leff* en arabe), admirablement bien décrites par Robert Montagne (1930), le conflit s'étend aux tribus voisines¹⁸. Pressé par leur adversaire les Aït Tiznit et leurs alliés décident de demander secours au pouvoir central. La plupart des caïds en titre sont partisans de cette démarche, mais les petits chefs locaux refusent de se joindre à eux. Une délégation se rend à Marrakech auprès de Moulay Abdelaziz¹⁹. Le Sultan nomme un de ses cousins le chérif Sidi Mohamed Ben Abdeslam (descendant de Moulay Sliman) et le caïd Aguelloul des Ihahan (protégé de Ba Hmad) avec pour mission de réunir une puissante colonne militaire pour rétablir l'autorité de ses caïds et d'installer un *naïb*²⁰ dans le pays. C'est à ce dernier qu'est confié le commandement réel de l'expédition.

Les tribus, effrayées de l'arrivée de la troupe chérifienne, vinrent demander secours à Sidi Mohamed du Tazeroualt qui se mit à leur tête en organisant la défense des tribus. Renouant ainsi avec son rôle de meneur des tribus iguizoulen (guezoula en arabe) du Sous extrême.

Dans un premier temps Ben Abdeslam s'installe avec ses contingents à Tabounhaykt chez les Aït Bou Tayeb (confédération Achtouken) tandis que

18. Les forces en présence sont, pour information, d'une part les Aït Tznit, Aït El Aouina, les Aït Brayim et les Akhsas; d'autre part les Aït Ouglou, les Aït El Khoms, les Aït Sihel, les Aït Jerrar et une partie des Aït Boubakr.

19. Les principaux membres de cette délégation sont les principaux caïds makhzen, Hammou de Tiznit, Abdeslam des Aït Jerrar, Hmad des Aït Brayim, Ali des Aït Abella, Ali des Aït Khoms et Bouhiya des Akhsas.

20. Naïb: représentant du Sultan dans les régions éloignées, sorte de proconsul.

Aguelloul stationne à Biougra chez les Idaw Mhand (Achtouken) où il achève de réunir les partisans des tribus Ihahan et de la plaine du Sous. C'est alors que, le 1^{er} mai 1897, les tribus "rebelles" venus du Sud en grand nombre attaquent à Tabounhaykt la mehalla du chérif, la mettent en fuite et pillent son campement. Précipitamment, Aguelloul se porte vers le sud et livre plusieurs combats à ses adversaires²¹. Assez rapidement il s'empare de la place makhzen, Tiznit, d'où il rayonne sur toute la région, organisant des expéditions victorieuses dans tout l'Anti-Atlas, notamment chez les Aït Ba Amran, les Akhsas, les Imejjad et les Aït Ifran.

Les Idaw Ltit sont alors les seuls à ne pas s'être soumis, Aguelloul prépare une importante expédition vers la fin de 1899. Il concentre ses troupes, levées sur les tribus soumises, au pied de la montagne à Ouïjjan. Mais celles-ci sont violemment attaquées de nuit par la totalité des contingents montagnards. Elles réussissent à se dégager après plusieurs combats extrêmement durs. Aguelloul envoie alors l'un de ses lieutenants El Hajj Hmad²² à la poursuite de l'ennemi, mais il subit à son tour une cuisante défaite dans laquelle il perd la vie. Les montagnards (*iboudraren* en tachelhit) ont alors à leur tête un notable de la tribu Idaw Baaqil, amghar Hmad Gouamazzer qui, après s'être imposé face aux caïds makhzen nommés à l'époque de Moulay Hassan (Tahar Oublagh et Saïd Ou Hmad) s'est érigé en champion de l'indépendance en constituant un noyau de tribus hostiles au Makhzen²³. Le caïd Aguelloul prend alors lui-même la tête de ses troupes. Dans un premier temps il a le dessus dans une série de rencontres mais lors d'une bataille à Tassaout n Driss une partie de ses troupes l'abandonne et il est obligé de se replier sur Ouïjjan. Une convention intervient alors entre lui et les montagnards fixant la limite entre les zones makhzen et siba. Le caïd fait alors construire une forteresse à Ouïjjan pour surveiller ces Idaw Ltit trop remuant et se replie sur Tiznit avant d'être relevé de son poste en juillet 1900. De son côté Gouamazzer fait élever un rempart de pierre (*aderras*) pour matérialiser l'indépendance tribale de ses montagnes.

Ces remparts sont encore visibles en 1917 à l'arrivée du caïd Tayeb Outgountaft à Tiznit en tant que nouveau naïb du Makhzen, et les Idaw Ltit et leurs voisins ne sont toujours pas soumis au pouvoir central.

En effet après le départ d'Aguelloul, toute la région sombre à nouveau dans le système de vendetta cyclique qu'est la siba avant d'être reprise en main pendant quelques années par le nouveau naïb Mohamed Anflous (1901-1905) pour de

21. Entre autre au Tleta des Id Aissi et chez les Aït Bou Tayeb. Peu après vers le milieu de septembre 1897, il livre sur l'assif Oulghas une bataille générale de trois jours. Les différentes tribus sont défaits successivement avec de lourdes pertes, Mohamed Outzeroualt est défit à son tour à Toubouzar et doit se réfugier dans les montagnes. Aguelloul parcourt alors le pays, réduisant les dernières résistances des gens de la plaine avant de faire son entrée à Tiznit le 30 septembre 1897.

22. Personnage cité au vers 52.

23. Outre les Idaw Baaqil, ces tribus comprenaient les Ida Gouarsmoukt, les Idaw Semlal, les Aït Hmad, les Aït Ouafka et la fraction Tahala des Ammeln.

nouveau sombrer dans les guerres tribales jusqu'en 1912. A cette date les tribus du Sous proclame un sultan maure, Hmad El Hiba, avec qui ils marchent sur Marrakech. Les années qui suivent sont une suite de défaites face aux troupes coloniales qui avancent sous le couvert de la pacification traditionnelle des régions "dissidentes" au nom du sultan alaouite. En 1917, un naïb aux pouvoirs élargies, sorte de proconsul, est nommé à Tiznit, le caïd Tayeb Outgountfat.

Dès sa prise de fonction, – il doit faire face à une révolte des gros caïds de la confédération Achtouken qui n'acceptent pas les réformes qu'il met en place. En effet, les autorités coloniales, pour se concilier ces populations fraîchement "pacifiées", ont décidé la suppression de tous les impôts exceptionnels que levaient les caïds, les fourniture d'aliment en nature, les prises en charge collectives des déplacements des caïds,...etc. Et pendant plusieurs mois il réduit une à une toutes les tribus qui composent cette confédération, ainsi que celle des Ilallen, détruisant leurs *igoudar*²⁴... jusqu'à la prochaine révolte.

Conclusion.

Le texte de ce chant nous a permis de découvrir que pour le poète, porte-voix des tribus du Sous en quelque sorte, il y a similitude, répétition même, de l'événement. Il perçoit l'entreprise coloniale de la même façon que l'action makhzen. C'est l'intrusion armée dans son pays d'un pouvoir central, donc étranger pour ces régions périphériques, qui a pour but de le réduire et de le spolier de ses biens. Et en toute logique la seule réponse, pour lui, est d'opposer la violence à la violence. On perçoit bien cette société de l'époque, instable, précaire où seul la force personnel et de celle de ses alliés (famille, *amqun*) permet de survivre.

Et c'est par l'histoire régionale que l'on perçoit mieux ce phénomène de vendetta perpétuelle, en tout cas, ici, elle permet de voir la corrélation qui existe entre la politique des sultans sur ces lointaines marches de l'Empire fortuné, face aux tribus et la politique accomplie sous le Protectorat par Lyautey dans le Sud marocain, ce que l'on a dénommé la politique des grands caïds. Le Sultan ici délègue une partie de son autorité à un caïd avec pour charge de réduire les "insensés". C'est une vieille tradition d'utiliser ces caïds de la confédération des Ihahan afin de mener des campagnes au nom du sultan dans le Sous. Il y a eu au début du XIX^e Mohamed Aghennaj qui ira victorieusement jusqu'à Iligh, ou encore Abdallah Ou Bihi au milieu du XIX^e.

Cette politique permettait alors au sultan de réduire ces régions à moindre frais, le caïd rassemblait les hommes de son leff qui en campagne vivaient sur

24. *Igoudar* (sg. *agadir*), grenier-citadelles où une tribu, une fraction emmagasinent leurs récoltes et leurs biens.

les tribus soumises, puis par des prélèvements, corvées et impôts exceptionnels le caïd récupérait son “investissement” initial.

Pour ce qui est de la politique mise en place par Lyautéy, la logique est la même : déléguer aux grands caïds de l'Atlas la mission de parachever la soumission des tribus méridionales, afin de faire l'économie en hommes et matériels qui faisait alors cruellement défaut pour cause de grande guerre sur le théâtre européen.

Non seulement la France soumettra toutes les régions du Maroc au nom des Alaouites, au nom du Makhzen, mais elle ira jusqu'à utiliser parfois les mêmes méthodes. Les populations du Sous subiront la politique “des grands caïds” non comme une “innovation lyautéenne” mais comme une “tradition makhzen”.

RACHID AGROUR

SOURCES IMPRIMÉES :

- BOUNFOUR (Abdallah), *Poésie populaire berbère*, Paris, CNRS, 1990.
- BOUSSARD (Amédée), *Taghonja la chleuh*, Paris, Baudinière, 1935.
- GALAND-PERNET (Paulette), *Recueil de poèmes chleuhs*, Paris, Klincksieck, 1972.
- HART (David Montgomery), “The Ait Ba ‘Amran of Ifni : an ethnographic survey”, *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, 15-16, Aix en Provence, 1974 : 61-74.
- JORDAN (Alain), *Dictionnaire berbère-français*, Rabat, Omnia, 1934.
- JOUAD (Hassan), “Les Imdyazen, une voix de l'intellectualité rurale”, *Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée*, 51, Aix en Provence, 1989 : 100-10.
- JUSTINARD (Léopold Victor), *Un grand chef berbère, le caïd Goundafi*, Casablanca, Atlantides, 1951.
- JUSTINARD (Léopold Victor), “Notes d'histoire et de littérature berbères : les Haha et les gens du Sous”, *Hesperis*, VIII, Rabat, 1928 : 333-56.
- JUSTINARD (Léopold Victor), *Les Aït Ba Amran*, Paris, Chaplin, 1930.
- LAKHSASSI (Abderrahman) et Brown (Kenneth), “Poésie, histoire et société”, *A la croisée des études libyco-berbères*, Paris, Geuthner, 1993 : 451-65.
- LAKHSASSI (Abderrahman), “Injustice et résistance dans la poésie berbère-tachelhit”, *Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée*, 51, Aix en Provence, 1989 : 111-20.
- MONTAGNE (Robert), *Les Berbères et le Makhzen dans le Sud du Maroc, essai sur la transformation politique des Berbères sédentaires (groupe Chleuh)*, Paris, Librairie Felix Alcan, 1930.
- MONTEIL (Vincent), *Notes sur Ifni et les Aït Ba Amrane*, Paris, Larose, 1948.
- PASCON (Paul) et ENNAJI (Mohamed), *Le Makhzen et le Sous al-aqsa*, Paris, CNRS, 1988.
- PEYRON (Michaël), “Tradition orale et résistance, la bataille des Ayt Yaquob (Haut-Atlas 1929)” : 5-16, *Études et documents berbères*, Aix en Provence, Edisud, 1994.

ROBICHEZ (Jean) et Galmiche (A.M.), “Chansons et résistances berbères”, *Les Temps modernes*, Paris, décembre 1949 : 972-87.

SOUSSE (Mohamed El Mokhtar), *El Maasul*, Tome XX, Casablanca, Najah, 1963.

TAIFI (Miloud), *Dictionnaire Tamazight-Français (parlers du Maroc central)*, Paris, L'Harmattan-Awal, 1992.

SOURCES INÉDITES :

3H2120, SHAT, Anonyme, *Tribu Ida Oubaaqil*, 20 février 1953.

DAI 425, M.A.E.N, MALVAL (Capitaine), *Recueil de renseignements historiques concernant la région de Tiznit*, 1^{er} février 1924.